

**LA TRAVERSÉE 1980-2015, May Hobeika El Haddad et Mary Yazbeck (dir.), École des traducteurs et d'interprètes de Beyrouth, Éditions de l'Université Saint-Joseph, coll. « Sources-Cibles », 2016, 192 p., ISSN : 1561-8005**

**Gina PUICĂ<sup>1</sup>**

Ouvrage collectif, *La Traversée 1980-2015*, reprend les interventions présentées lors d'un colloque organisé pour célébrer les 35 ans écoulés depuis la création de l'École de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth (ETIB). Comme le fait remarquer, dès le texte introductif, son actuelle directrice, Gina Abou Fadel Saad, *La Traversée* de l'ETIB « s'apparente [...] à la 'Traversée' de Moïse du désert vers la terre promise » (p. 10). Institution fondée en 1980 par deux Jésuites, René Chamussy et Roland Meynet, l'ETIB s'est superbement développée au fil des années sous les directions successives de Jarjoura Hardane, Henri Awais et Gina Abou Fadel Saad. Cet ouvrage en retrace les principaux moments et figures, tout en lançant des défis pour l'avenir.

Citons, parmi les interventions qui ouvrent le volume, celle prononcée par Carole Dandeville, attachée de coopération éducative à l'Institut Français du Liban, qui souligne le « dynamisme de l'édition libanaise arabophone » et le fait que près de 60% des contrats d'édition signés par les éditeurs français avec les éditeurs arabophones sont libanais (p. 14). Directeur du Bureau Moyen Orient de l'AUF, Hervé Sabourin rappelle dans son mot un point d'histoire essentiel en lien avec le Liban – à savoir que la démarche mettant au cœur de la francophonie le concept de diversité culturelle est née à Beyrouth. Cela se passait en 2002, lors du deuxième Sommet des chefs d'État et de Gouvernement de l'OIF (p. 18).

Dans la suite de l'ouvrage, on jouit du contenu de la conférence inaugurale que prononça l'écrivain et traducteur Frédéric Boyer (pp. 39-50), qui s'arrête sur quelques moments et quelques enseignements de l'histoire de la traduction de la Bible, longue de plus de deux mille ans, commencée à Alexandrie, au troisième siècle avant Jésus-Christ. Frédéric Boyer présente sa propre venue à la traduction comme une conséquence et un don de son travail d'écrivain. S'inspirant d'un mot de Paul Ricœur, « soi-même comme un autre », pour adéquatement nommer l'expérience du traduire, Frédéric Boyer considère cet acte comme en étant un où « notre identité s'éprouve » (p. 39), également désigné comme « un sport de combat » (p. 40).

Roland Meynet dévoile ensuite quelques souvenirs de la fondation de l'ETIB (pp. 51-54), tandis que Jarjoura Hardane en retrace les moments les plus aventureux au sens académique mais aussi au sens propre et primaire (et ils furent nombreux tout au long de cette traversée de 35 ans de l'École, entre tirs

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, gina.puica@litere.usv.ro

qui, au début des années 1980, s'intensifiaient parfois, déterminant les responsables à installer des piles de parpaings aux fenêtres des salles de cours ; les déménagements successifs ; l'incertitude et le provisoire pour un temps avec port des « documents officiels, fiches d'inscriptions, listes des notes, avec papiers en-tête et tampons dans le coffre » de la voiture du directeur, pp. 55-56), moments qui tous conduisirent à ce qu'est aujourd'hui la magnifique ETIB. Henri Awaiss et Jarjoura Hardane recueillent quelques propos du père-sociologue René Chamussy, devenu pour un temps et malgré lui directeur de l'ETIB (p. 59-60). Henri Awaiss, encore, remémore des pans et des visages de son enfance et de son quotidien ultérieur à l'École, opérant une synthèse placée sous le signe du précieux car indispensable « oxygène ». Gina Abou Fadel Saad, disciple des précédents directeurs de l'École, se lance à son tour dans un émouvant hommage aux prédécesseurs, avant d'arriver à son propre travail et à ses propres responsabilités dans le cadre de l'ETIB qu'elle résume en une action menée à quatre niveaux : « visibilité, développement de la formation, rayonnement régional et recherche » (p. 77) et à un courage à toute épreuve. Citons-la quand elle évoque l'apport scientifique de l'ETIB, perceptible dans les recherches spécifiquement effectuées dans le cadre de l'ETIB : « le rôle de la forme dans la saisie du sens, la polyvalence de la formation de traducteur, l'approche du texte spécialisé, la scientificité de la traductologie, les sources de la traductologie arabe, les relations ambiguës entre traduction et langues, les contraintes en traduction, le moi et l'autre en traduction, le cercle vertueux du pratique et du théorique [ce que la Roumaine Irina Mavrodin nommait « prático-théorie de la traduction » ou encore « relation biunivoque entre théorie et pratique de la traduction », n. n.], la traductologie dans l'entrelacs des termes et des concepts. » (p. 79).

Fruits d'une riche table ronde accueillie par le même colloque donnant la voix aux professionnels de la traduction et de l'interprétariat venus des plus prestigieuses institutions du monde, plusieurs textes dépassent le statut de textes de circonstance, enrichissant la réflexion dans les domaines concernés. Ainsi, la communication de Marianne Lederer, ancienne directrice de l'ESIT, ose-t-elle quelques notes polémiques, partant du constat que « la traductologie se trouve aujourd'hui à une période critique de son évolution [...] avec le risque d'un certain éclatement théorique » (p. 81). La grande spécialiste met en garde contre la tendance à asservir la traductologie à d'autres disciplines, dont elle cite « le post-colonialisme, les études de genre, les théories sociologiques inspirées de Bourdieu » (p. 83). Devenue autonome en 1972 et ne cessant depuis de se diversifier, la traductologie se doit, pense Marianne Lederer, de ne pas oublier le « noyau dur » qui est le sien, à savoir « le processus de la traduction » (p. 84), sur lequel tout n'a pas été dit.

Dans le sillage des propos de Marianne Lederer, Jean-René Ladmiral, professeur à l'ISIT et à l'Université Paris-Diderot, se place lui aussi sur une position polémique, et humoristique, se désignant comme l'un des « derniers archéotraductosaures » (le titre de son intervention, pp. 89-94) « de l'ère

précourriélique tardive » (p. 89). En effet, Jean-René Ladmiral se dévoile fermement et fièrement installé sur « une position traditionnelle contre divers débordements » que subit aujourd'hui la traductologie, dont le « traductosaure » repère les deux principaux ennemis : « le technicisme et le scientisme ». Pour contrer ceux-ci, il mise sur une « *traductologie productive* », opposée à une « *traductologie descriptive* » tristement limitée « à une linguistique contrastive de la traduction » (pp. 90-91, c'est Ladmiral qui souligne). Rappelant l'importance d'une traductologie « centrée sur le sujet » (p. 92), à son tour, il tire la sonnette d'alarme contre le tournant idéologique qui voit aujourd'hui « le travail de terrain sur la traduction [se faire remplacer] par des envolées théoriques qui permettent de prendre congé de la pesanteur du travail au jour le jour, au rythme des travaux et des jours... » (p. 93).

Françoise De Dax D'Axat, ancienne directrice de l'ISIT, fait quelques remarques sur l'importance de la langue qui « façonne [la] vision du monde », indissociable de celle du facteur culturel dans le travail du traducteur (pp. 85-87), alors que la communication de Françoise Wuilmart (pp. 95-98), professeur émérite à l'ISTI, porte sur ce qu'elle appelle « intraduisible absolu » et « intraduisible relatif », ce dernier plus optimistement désigné aussi comme « traduisible relatif » et qui sauve les opérations traductives les plus difficiles grâce à un « métissage fertile » que le traducteur se doit d'embrasser.

Polémique et politique est l'article (pp. 127-131) de Jörn Cambreleng, directeur de l'ATLAS (Assises internationales de la traduction littéraire en Arles), un texte écrit dans le contexte de l'état d'urgence en France, et dans lequel l'auteur revient sur la difficulté à enseigner l'arabe dans un pays où on confond parfois « la langue arabe et l'islam » (p. 129). Perçu « comme la langue d'une communauté religieuse, voire une langue politique » (p. 129), l'arabe se voit en tout cas de plus en plus délaissé par l'enseignement laïc français et confié *de facto* aux mosquées ou aux associations « sans aucune garantie de qualité ni surtout de laïcité » (p. 129).

Directrice de l'interprétation et du développement international à l'ISIT, Sarah Bordes se réfère aux nouvelles technologies du point de vue de l'interprète-formateur (pp. 133-137), attirant l'attention sur la nécessité pour les membres de la profession d'interprète de conférence d'« influencer sur les développements technologiques, sur l'utilisation qui en est faite par [leurs] clients ainsi que sur la formation » à dispenser (p. 137). Mary Yazbeck évoque, en sa qualité de formatrice à la traduction, la question de la polycompétence, très chère à l'ETIB, et Lena Menhem différents types de problèmes auxquels se confronte l'interprète et comment l'ETIB adapte sa formation pour y faire face (pp. 145-149). Olga Cosmidou, ancienne directrice générale de l'interprétation et des conférences au Parlement Européen, dont la religion, affirme-t-elle, est le multilinguisme (p. 152) présente le cas spécifique de l'institution où elle travaille, qui reconnaît les 24 langues officielles de l'Union Européenne et où l'agencement des tâches et des individus qui y travaillent comme interprètes n'est pas des plus aisés. D'autres communications intéressantes, émanant de

responsables des domaines traduction et interprétariat de prestigieuses institutions ou associations internationales (ONU, CIUTI – Association internationale d’instituts universitaires de traduction et d’interprétariat, AIIC – Association internationale des interprètes de conférence) figurent dans ce beau volume qui se clôt sur le texte intitulé « Toute fin signifie un nouveau début » de Hannelore Lee-Jahnke (pp. 173-181).